

L'éducation artistique et culturelle est une langue véhiculaire pour se découvrir soi, rencontrer l'autre et explorer monde

« La première preuve que l'on puisse donner du respect que l'on porte à la culture d'autrui est d'accepter d'apprendre et de vouloir maîtriser sa langue »

Jean Molino, 1985

L'exposition « Douce France », accueillie à Guingamp autour de l'inauguration de l'Institut National de l'Éducation Artistique et Culturelle (Inseac), offre un regard sur la relation d'Idir, chanteur algérien d'origine kabyle, décédé le 2 mai 2020, à la Bretagne. Le chanteur qui se considérait comme un « plouc du bled » a nourri avec certains artistes et festivals bretons une relation qui relève, selon ses propres mots, du partage d'une même « quête d'identité culturelle, linguistique » (Gazeau, 2020).

Cette complicité qui a intéressé les commissaires de l'exposition Douce France a servi de guide pour construire des actions avec les acteurs de l'éducation artistique et culturelle et les élèves, au cœur du laboratoire à ciel ouvert qui se crée à Guingamp avec l'implantation de l'Inseac. Ce laboratoire vise à suivre, sur un temps long, des cohortes d'élèves pour observer ce que l'art et la culture déposent en eux. Guingamp et les Côtes-d'Armor sont un terrain de jeu idéal pour mener à bien une recherche dans ce domaine car ils ont tout d'une « petite France » : ce territoire représente en effet, à l'échelle, la diversité sociale, culturelle, éducative et artistique du pays.

Pour saisir cette diversité et l'objectiver, les enseignants et chercheurs de l'Inseac mènent, sur le terrain, des enquêtes par questionnaires, réalisent des observations et des entretiens pour rendre compte non pas d'élèves modèles mais vécus. Leur approche se veut compréhensive. Fidèle à cette volonté « d'apprendre et de vouloir maîtriser la langue d'autrui », cette contribution présente trois entretiens réalisés autour de la mémoire d'Idir qui ont marqué le travail des enquêteurs et alimentent l'exposition.

Brigitte se souvient d'un des passages d'Idir en Bretagne. Retraitée d'un centre de rééducation à Trestel, elle vit dans une petite cité de caractère du Trégor. Entre elle et les enquêteurs, posés sur la table, des vinyles qu'elle commente, en leur associant des souvenirs : Yann-Fañch Kemener et ses premières sorties autorisées au fest-noz car le curé qui l'accompagnait avait toute la confiance de ses parents, Patrick Capdevielle et les vendanges en Bourgogne en 1979. Pointant du doigt l'enregistreur tourné vers elle, Brigitte raconte le travail de Yann-Fañch Kemener, chanteur traditionnel et ethnomusicologue du répertoire breton, qui « allait dans les maisons avec son magnétophone pour récolter les paroles en breton et pour les chanter lui-même ». Suivent, avec autant de souvenirs : Denez Prigent, Neil Young, Capdevielle, Ferrat, Lalanne, Lennon, Marley, Cabrel, Glenmor, ... Les vinyles d'Idir, elle les a achetés le jour où elle l'a vu en concert, en 1980, lors d'une fête organisée au Centre de formation agricole de Pommerit-Jaudy. Il incarne, pour elle, « le mélange des cultures avec une recherche identique à celle des bretons dans ses musiques ». Brigitte possède aussi le dernier album d'Idir dans lequel elle aime particulièrement le titre « Lettre à ma fille » qu'elle trouve « bouleversant ». Ici s'opère le réagencement de sa vie qui relève

d'expériences esthétiques synchronisées puis révélées, dans le resurgissement des souvenirs, par la musique (Dewey, 2010).

A 20 km de là, Idir a marqué l'histoire du Festival du Chant de Marin de Paimpol. « Le chant de marin, à l'origine, c'est un chant de travail, pour se donner du cœur à l'ouvrage sur les bateaux » raconte Pierre Morvan, président du festival. D'abord très ancré dans la tradition, l'élargissement s'est progressivement fait aux musiques du monde et aux têtes d'affiche. C'est Idir, qui, en 2003, marque « le virage sur l'évolution de la programmation ouverte aux musiques du monde ». Pierre Morvan se rappelle avoir lu dans la presse qu'Idir avait voulu devenir chanteur après avoir entendu Alan Stivell « représenter la culture kabyle quand Stivell représente la culture bretonne ». Interrogé sur la notion de métissage, le président dit préférer la laisser aux artistes et décrire son festival comme « un brassage des générations, des autochtones et des visiteurs, des cultures qui provoque le voyage et la rencontre ».

Alan Stivell fait sien le mot métissage. Emblème du renouveau des cultures celtiques, la harpe que son père fait renaître devient son instrument. Alan Stivell décrit la harpe comme un combat pour affirmer une identité, un peuple. Il raconte les moqueries envers la Bretagne dans les années 60, une Bretagne dite en retard sur la modernité. Dans les années 1990 et l'essor de la world music, il collabore avec Youssouh n'Dour, Khaled et il rencontre Idir : « l'essentiel des messages qu'on peut avoir à porter sont quand même très proches : c'est la dignité et l'égalité des êtres humains, l'égalité des cultures ». Ensemble, en 1993, ils chantent « Kabylie Bretagne ».

Les passages d'Idir en Bretagne ont marqué les mémoires. Ces affinités entre cultures Kabyle et Bretonne décrites par les archives audio-visuelles présentées dans l'exposition et confirmées par les entretiens réalisés, sont véhiculaires, au même titre que les langues, et au même titre que l'éducation artistique et culturelle. Mises en lumière par l'exposition, elles permettent de révéler des traits saillants d'expériences esthétiques individuelles ou collectives : l'attrait de Brigitte pour les chants bretons autant que pour les sonorités kabyles d'Idir et le « mélange des cultures » ; l'ouverture aux « musiques des mers du monde » (c'est le sous-titre du Festival du Chant de Marin) d'un festival d'abord centré sur la tradition du chant de marin et le « brassage des cultures » décrit par Pierre Morvan ou encore le « métissage » musical incarné par les collaborations d'Alan Stivell et Idir et cette « quête d'identité culturelle et linguistique » partagée.

Faite à la loupe de l'éducation artistique et culturelle, la lecture que propose cette exposition, son récit, sa scénographie, l'histoire qu'elle raconte relève bien d'une articulation entre langue vernaculaire et langue véhiculaire et, « pour l'anthropologue, la langue vernaculaire doit donc devenir un moyen de communication qui lui permettra d'avoir un contact direct avec l'ensemble des membres de la communauté » (Roulon, 1994) : l'EAC est une langue véhiculaire qui permet à ceux qui la pratiquent ensemble d'inventer leur langue vernaculaire et ainsi de faire communauté. Une langue véhiculaire pour se découvrir soi, rencontrer l'autre et explorer monde : « Chacun bien sûr décide du poids qu'il accordera à la langue de l'autre : outil indispensable à une réelle communication ou objet d'enquête et d'investigation au même titre que les pratiques culturelles et sociales » (Roulon, 1994).

La charte de l'EAC prend son sens ici, notamment son article 6 : « l'éducation artistique et culturelle permet aux jeunes de donner du sens à leurs expériences et de mieux appréhender le monde contemporain ».

En effet, l'éducation qu'elle soit artistique, culturelle, citoyenne, écologique relève de cette responsabilité si bien décrite par Hannah Arendt : « L'éducation est le point où se décide si nous aimons assez le monde pour en assumer la responsabilité et, de plus, le sauver de cette ruine qui serait inévitable sans ce renouvellement et sans cette arrivée de jeunes et de nouveaux venus. C'est également avec l'éducation que nous décidons si nous aimons assez nos enfants pour ne pas les rejeter de notre monde, ni les abandonner à eux-mêmes, ni leur enlever leur chance d'entreprendre quelque chose de neuf, quelque chose que nous n'avions pas prévu, mais les préparer d'avance à la tâche de renouveler notre monde commun » (Arendt, 1989). C'est cette même responsabilité de l'éducation qui apparaît dans les mots d'Idir quand il chante la chanson « Lettre à ma fille » que Brigitte aime tant :

« J'veux qu'tu cries, et que tu chantes à la face du monde
Je veux qu'tu laisses s'épanouir tous ces plaisirs qui t'inondent
Je veux qu'tu sortes, je veux qu'tu ries, j'veux qu'tu parles d'amour
J'veux qu'tu aies le droit d'avoir vingt ans
Au moins pour quelques jours
Il m'a fallu du courage pour te livrer mes sentiments
Mais si j'écris cette lettre, c'est pour que tu saches, simplement
Que je t'aime comme un fou, même si tu ne le vois pas
Tu sais ma fille chez nous, il y a des choses qu'on ne dit pas »

IDIR, « Lettre à ma fille », La France des couleurs, Sony BMG Music, 2007.

Damien Malinas et Raphaël Roth

Maîtres de conférences en sciences de l'information et de la communication au
Conservatoire national des arts et métiers – Institut National Supérieur de l'Éducation
Artistique et Culturelle

*Catalogue de l'exposition Douce France, sous la direction de Myriam Chopin et Naïma
Huber-Yahi, Editions Calmann-Lévy/CNAM, 2021*